

LE PROPAGATEUR

VOL. I.

JUILLET 1904.

No. 7.

SOMMAIRE : Chronique mensuelle. — De 18 l'Eglise et hors de l'Eglise (*suite*). — Sur les ruines. — Ce qu'un habitant doit faire pour se ruiner. — La célébration de la sainte messe.

CHRONIQUE MENSUELLE

Un écho de la guerre anglo-boer. — Les catholiques de France. — Dupont des Loges. — Hymne d'espoir. — La Saint-Jean-Baptiste. — 3e centenaire d'Annapolis. — Cinquantenaire de Villa-Maria. — Le successeur du Père Beaudry. — La page noire.

Je viens de lire, non sans émotion, le récit qu'a fait un journaliste français, Robert Huchard, d'une visite qu'il rendit naguère, dans sa ferme tranquille, à ce héros de la guerre sud-africaine qu'on a surnommé l'*insaisissable* Dewet.

On se rappelle ses exploits, comment il savait surprendre les ennemis puis leur échapper avec adresse quand ceux-ci croyaient le tenir.

Dewet n'est pas complètement ruiné, bien que plusieurs de ses maisons ou bâtiments aient été brûlés.

Il a repris, à la tête de sa nombreuse famille, sa vie d'agriculteur calme et pieux. Le journaliste note, chez Dewet, les prières dites avant le repas, les chants sacrés du soir, la frugalité de sa table, ses soucis à surveiller de loin ses bergers. Il l'appelle un autre Cincinnatus.

Il y a je ne sais quelle majesté triste qui plane autour de ce grand vaincu. Ses yeux brillent — comme des éclairs dans un temps sombre — aux seuls moments où l'on rappelle devant lui quelque coup fameux, quelque nom aimé, celui de Villebois-Mareuil, par exemple.

Ce vaincu digne et fier m'a fait penser aux canadiens d'après 1760.

Cronje lui, poussé par le besoin, va se donner en spectacle aux curieux de l'exposition de Saint-Louis. Je n'ose pas le blâmer,

puisque peut-être il a faim. Mais quel contraste que cette exhibition de gloire pour de l'argent!

Le culte de l'argent, hélas! le culte du veau d'or est fort à la mode de nos jours. A coup sûr l'argent est utile pour le bien comme pour le mal. Mais c'est un fait que le dieu *dollar* voit des milliers d'individus prosternés devant lui, avec un manque absolu de dignité.

En France, le pays de la chevalerie et de l'idéal, il y a beau temps que les foules se détachent des nobles pensers qui firent palpiter et frémir tant de générations depuis Clovis ou Charlemagne.

On veut jouir de la vie, ignorer Dieu et se ficher du diable. Les gouvernants, adeptes des loges maçonniques, précipitent le pays dans la rupture avec Rome et dans l'athéisme officiel.

Et le peuple? On entend dire parfois qu'il est meilleur que ceux qui le gouvernent, et, c'est vrai sans doute pour un grand nombre surtout pour certaines régions, autrement comment expliquerions nous l'inépuisable fécondité de notre ancienne mère patrie pour les œuvres de foi et d'apostolat. Mais la plaie de l'indifférentisme ronge le peuple et le prépare mal à la lutte pour les traditions catholiques.

J'en trouve l'affirmation dans cet extrait de la *Vérité Française*: "l'heure est passée où les classes élevées se moquaient entre elles de la religion, dont elles recommandaient la pratique au peuple, la rabaissant au niveau d'une institution de police. Le voltairianisme est mort et le respect humain conduit plutôt les hommes à l'église qu'il ne les en détourne. Mais en revanche que de pertes l'Eglise a faites dans le peuple... Des populations entières abandonnent le culte... A peine l'enfant a-t-il fait sa première communion que le prêtre ne le revoit plus..."

On ne s'imagine pas souvent quelle réelle influence la foi exerce sur le patriotisme. Les hommes de peu de foi ne sont guère patriotes. L'histoire fourmille de traits qui établissent que l'idée de patrie et de religion — bien qu'elles se puissent distinguer — se

divisent rarement. Les hommes sans foi, ne voyant que l'horizon d'ici-bas, sont forcément égoïstes. Or un égoïste n'est jamais un patriote. Lisez ce qui suit :

“ Pendant trente ans, raconte un correspondant du “*Matin*” (M. Mouthon), la superbe cathédrale de Metz est restée le sanctuaire de la foi française, et je ne crois pas qu'en aucun temps les fastes de l'Eglise aient connu un plus poignant spectacle que celui de la ville vaincue, mais non pas soumise, venant aux pieds de Dieu, gardien de la justice, chercher le suprême asile de sa fidélité. Un service commémoratif avait lieu tous les ans, à la mémoire des soldats français morts pour la patrie. Les nefs déboïdaient. Tout Metz était là, les hommes vêtus de noir, et les femmes uniformément voilées dans la tristesse de leurs crêpes. La masse était silencieuse, mais, quand après l'absoute, Mgr Dupont des Loges, se tenant devant le catafalque, entonnait un jour d'une voix tremblante le “*super flumina Babylonis,*” l'hymne éternel des peuples exilés, la foule, d'un seul mouvement, se jeta à genoux sur le pavé de la cathédrale et rien ne répondit au triste verset du vieil évêque qu'un immense et long sanglot. ”

* * *

L'angoissante question que se pose le catholique, fils de France, est toujours la même. Tout espoir est-il perdu, ou bien du fond de l'abîme où elle tombe la vieille terre de France va-t-elle se relever un jour ? Y a-t-il assez de foi encore en la *douce France* pour la faire revivre. Oyez l'hymne d'espoir du célèbre Père Jésuite, V. Delaporte :

HYMNE D'ESPOIR

En l'année Jubilaire (1854-1904.)

SPES NOSTRA SALVE.

Ne désespère pas, ma France bien-aimée :
 Marie est toujours là, forte comme une armée,
 Toute puissante au ciel, invincible ici-bas ;
 La Vierge des douleurs soit ta longue souffrance,
 Doux pays, douce France,
 La Vierge a vu tes pleurs, elle voit tes combats.

Ne désespère pas, royaume de Marie,
 Terre où germa l'honneur et la chevalerie ;
 Dans ton angoisse, au soir d'un honteux désarroi,
 De la vierge fidèle attends la délivrance,
 Doux pays, douce France,
 Elle est ta Reine encore, et Jésus-Christ ton Roi.

Ne désespère pas, terre des épopées,
 Où le seul nom du Christ fit frémir les épées,
 Où tous les cœurs battaient à ce seul mot : "Je crois !"
 Tu briseras le joug de haine et d'ignorance,
 Doux pays, douce France,
 Tu vaincras par Marie et le Dieu de la croix.

Ne désespère pas, France des basiliques,
 Que jetaient dans l'azur nos aieux catholiques,
 Pour trône et marche-pied de la Reine des Cieux ;
 Tes fils y chanteront leurs psaumes d'espérance,
 Doux pays, douce France,
 Et les grands *Te Deum*, cet hymne des aieux.

Ne désespère pas, peuple dont la grande âme,
 Même en son cri de guerre acclamait Notre-Dame ;
 Avec nos saints, pour toi Notre-Dame pria ;
 Et tes preux battaient en joyeuse assurance,
 Doux pays, douce France,
 Sous l'étendard béni de Jhésus-Maria...

Ne désespère pas, ô France désolée ;
 Oh ! non ! Malgré ton deuil, fête l'Immaculée ;
 Devant tous ses autels, dis-lui que nous l'aimons ;
 N'a-t-elle pas montré pour toi sa préférence,
 Doux pays, douce France,
 Quand son pied virginal se posa sur nos monts !

Ne désespère pas : Lourdes ! C'est notre aurore :
 L'Immaculée est là qui dit : "Espère encore".
 Du haut de nos rochers Elle nous a souri,
 En dépit du blasphème et de l'indifférence,
 Doux pays, douce France,
 Sous les neiges d'hiver son rosier a fleuri.

Ne désespère pas ; fais pénitence et prie ;
 Notre-Dame a pitié de toi, pauvre meurtrie,
 Elle t'ouvre son cœur, Elle te tend ses bras
 Et promet le salut à ta persévérance :
 Crois, prie, espère, ô France,
 Par Marie et son fils Jésus... tu revivras.

V. DELAPORTE.

Au Canada aussi, et mieux qu'en France en un sens, nous avons lieu de compter sur l'avenir.

Malgré certains points noirs à l'horizon, en ce temps de Saint Jean-Baptiste, il nous est permis de chanter nos "Hymnes d'espoir."

Il y a cinquante ans Crémazie, symbolisant dans son *vieux soldat*, héros de Carillon, la race dont il était, se bornait à lui mettre sur les lèvres le refrain plutôt désespéré :

“ Pour mon drapeau je viens ici mourir ”.

On comprend certes la légitimité de ce thème choisi par l'immortel poète. Et personne en écoutant chanter,

O Carillon je te revois encore . . .

ne pense à autre chose qu'à donner son admiration et ses applaudissements.

Pourtant, quelqu'un de ma connaissance s'est avisé, l'autre soir, à enclaver dans des rimes assez pauvres, comme une contre-partie du thème de Crémazie.

A sa manière c'est un hymne d'espoir :

Ce vieux soldat qu'autrefois Crémazie
Sut nous montrer si simple mais si fier,
Ce *Canadien*, fidèle à sa patrie,
Qui pour mourir retraversait la mer,
S'il revenait quelque soir en un rêve,
Comme rempli d'un courage nouveau
Il redirait, Saint-Laurent, sur ta grève
Qu'il veut revivre à l'ombre du drapeau !

Au temps jadis la sainte confiance
Abandonnait nos généreux soldats,
Laisés si loin de notre vieille France
Qui refusait le secours de la-bas ;
Mais grâce à Dieu, la valeur de nos pères
A Carillon n'a pas eu son tombeau,
Les Canadiens, comme un peuple de frères,
Restent debout à l'ombre du drapeau !

Sous l'étendard de la fière Angleterre
La race franque a su ne pas mourir,
Et sa vigueur qu'en vain l'on voudrait taire
N'est pas encor sur le point de périr ;
Car sous l'effort du sang qui l'alimente
Elle produit — élan toujours plus beau ! —
Des fils nombreux que chaque mère enfante
Pour vivre forts à l'ombre du drapeau !

Donc, si jamais, ô notre aimé poète,
Ton vieux soldat reparaisait vivant,
Certe, à la mort il ne ferait plus fête,
Mais c'est d'espoir que parlerait son chant ;
Car désormais les promesses de vie
Brillent sur nous comme sur un berceau,
Ta noble race, ô ma chère patrie,
Vivra toujours à l'ombre du drapeau.

* * *

On a fêté, le 21 juin, à Annapolis (Saint-Jean, N. B.), l'ancien Port-Royal, le 3e centenaire de la fondation de la ville, en 1604, par le sieur de Mont et M. de Champlain. M. le Consul de France a fait là, à son ordinaire, un joli discours. Je relève cette perle pour en parer ma modeste chronique. C'était pour M. Kleckowski le mot de la fin :

“ Sur plus d'un rivage, on a vu la France jeter à poignées la bonne graine des efforts où elle donne, avec élan, son cœur et son génie. L'idée initiatrice est venue d'elle, bien souvent. Elle sème; elle ne moissonne pas toujours. Constatons, ne nous plaignons pas. Dans la balance des choses éternelles, il sera toujours beau

“ ... le geste auguste du semeur. ”

* * *

Villa-Maria a célébré le 15 juin son jubilé d'or. Cinquante ans sont passés depuis que la résidence vice-royale — le vieux Monkland est devenu, sous la direction des Dames de la Congrégation, le couvent magnifique que l'on connaît, là-bas, sur le versant ouest du Mont-Royal.

Une plume autorisée, qui a cueilli trois fois les lauriers académiques, a écrit que “ le couvent de Villa-Maria est, avec celui “ des Ursulines à Québec, le couvent aristocratique du Canada, ” et que “ le niveau des études atteint là celui des meilleures couvents “ d'Europe. ”

Les fêtes d'or, sous la présidence de Mgr Bruchési, ont été très belles. L'allocution de circonstance à la messe pontificale a été faite par le très distingué Supérieur de Saint Sulpice, M. Lecoq.

* * *

A la distribution des prix au Collège Joliette, le 21 juin, le Très Révérend Père Lajoie, supérieur Général des Viateurs, a annoncé officiellement la nomination du Père Roberge, comme successeur du regretté Père Beaudry, à la charge de Supérieur du Collège.

* * *

C'est toujours une heureuse idée de garder le culte des *anciens*. M. l'abbé Lavallée, curé de Compton, après de patientes recherches, a réussi à éditer un groupe photographique qui expose les figures des neuf curés qui se sont succédés à la direction de sa paroisse, depuis la fondation au milieu du siècle dernier.

Ce groupe-souvenir sera distribué aux paroissiens. Les *jeunes* auront ainsi plus présente la mémoire des *anciens*. Suivant la belle expression de feu Mgr d'Hulst, c'est une leçon salutaire et féconde que celle qui consiste à *incliner l'avenir devant le passé*.

* * *

Et la liste des morts s'allonge toujours.

Ce mois-ci nous avons à inscrire le nom du Révérend Père Hamon, le missionnaire et l'écrivain bien connu. Le digne Jésuite est mort sur la brèche, alors qu'il prêchait une retraite à Leeds (Mégantic), juste le jour de la fête du Sacré-Cœur, qu'il aimait tant.

Puis nous avons le nom du curé Roch Magnan, de Muskegon, Michigan, un zélé, un patriote, qui s'en est allé mourir sous le ciel d'Italie, à Rome, au Collège Canadien.

Nous avons encore le nom du curé L. A. Masson, qui fut près de quarante ans l'âme et la vie de sa paroisse de Danville.

Enfin, nous avons le nom de M. l'abbé Gauvin, un ancien curé du diocèse de Québec.

A tous ces regrettés confrères que la justice de Dieu soit clémente.

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

5
5
e
a
e
u

Les élus dans l'Eglise et hors de l'Eglise.

DEUXIEME PARTIE (1)

Y a-t-il des élus hors de l'Eglise ?

Jésus-Christ a dit cette solennelle parole: " Je suis la Voie, la Vérité et la Vie; nul ne vient au Père, si ce n'est par moi." (Joan., XIV, 6.)

Et l'*Imitation de Jésus-Christ*, le livre que M. Thiers trouvait plus beau que l'Evangile, que A. Comte méditait pendant des journées entières et dans lequel Michelet se délassait, l'*Imitation* commente ainsi l'affirmation du Maître: " Sans la voie, on ne peut aller; sans la vérité, on ne peut connaître; sans la vie, on ne peut vivre (2). "

En d'autres termes, hors de l'Eglise de Jésus-Christ, il n'y a pas de salut.

Cette doctrine, on vient de le voir, est aussi ancienne que le Christianisme et que la vérité elle-même; on la trouve dans les écrits des premiers Pères, tels que saint Ignace et saint Irénée, aussi bien que dans l'Evangile; mais c'est Origène qui semble avoir employé le premier cette formule que l'Eglise a faite ensuite entièrement sienne (3).

Jamais sa pensée n'a varié sur ce point; mais elle en a fait l'application à chaque époque suivant les besoins du moment.

Quelquefois elle y a insisté davantage; c'est quand ceux qui demeureraient séparés d'elle étaient plus inexcusables.

En d'autres temps, sans jamais taire ni diminuer la vérité, elle n'a pas proclamé ce point particulier avec le même éclat et la même solennité, pour ne pas jeter le trouble dans des consciences de bonne foi.

Peut-être est-il permis de regretter que cette formule si concise, excellente pour des théologiens, soit devenue d'un usage courant dans l'enseignement populaire; car, si elle est rigoureusement

(1) Voir LE PROPAGATEUR du mois de juin.

(2) Livre III, ch. LVI.

(3) Origène, Homil. III, in Josue.

vraie, elle a besoin d'être éclaircie par des explications précises ; et le peuple qui est simpliste, prend facilement tout ce qu'il entend au pied de la lettre.

Quoi qu'il en soit, elle est l'expression de l'orthodoxie la plus pure, et non, comme dit Rousseau, " un épouvantail dont on se sert pour retenir un hôte chez soi, afin qu'il n'aille point loger chez le voisin. "

Les protestants qui nous en ont fait un crime l'ont cependant employée comme l'Église catholique. On la trouve en toutes lettres dans leurs premières " *Confessions*, " surtout de 1530 à 1560 (1).

Depuis, ils en ont modifié le sens, suivant l'esprit et les tendances de chaque église particulière ; mais ils en ont gardé le fond : l'église anglicane, par exemple, professe aujourd'hui encore qu'il n'y a pas de salut sans la foi en Jésus-Christ ; il en est de même de l'Église méthodiste.

Tous d'ailleurs, tant qu'il leur reste un simulacre de foi, ne sont-ils pas, au point de vue doctrinal, intolérants pour les déistes, comme ceux-ci le sont eux-mêmes pour les athées ?

Car cette formule est l'expression même du bon sens.

Celui qui a dit : Je suis la Vérité, a fondé une société religieuse qui garde le dépôt de son enseignement et par conséquent le dépôt de la vérité ; or, toute vérité, toute affirmation est nécessairement la négation de son contraire ; elle repose sur le principe qui est la clef de voûte de toutes nos connaissances, le principe de contradiction.

Le même a dit : Je suis la Voie ; or, toute voie, par le fait qu'elle est la voie, exclut ce qui n'est pas elle ; en dehors de la voie, on peut marcher et se fatiguer, mais il est impossible d'aller au but.

Il a dit encore : Je suis la Vie. Or toute vie est réglée par des lois, et ces lois sont fatalement intolérantes. Leur violation implique un désordre, une déchéance qui conduit à la ruine et à la mort : quel être vivant peut subsister au mépris des lois constitutives et essentielles qui le régissent ?

Or, telle est la foi fondamentale posée par le Législateur suprême à la base de la société chrétienne : Celui qui croira sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. (Marc, XVI, 15.)

(1) Dublauchy, p. 382 et suivantes.

Il faut s'entendre cependant.

Une législation quelconque, et par conséquent le code évangélique lui-même, ne peut devenir obligatoire qu'après avoir reçu une promulgation suffisante : comment un dogme ou un précepte quelconque pourraient-ils s'imposer à la conscience d'un Hottentot qui n'en a jamais entendu parler ?

Il y a plus.

La loi en question est une loi pénale ; terrible est le châtement qui en punit la transgression. Mais une loi pénale ne peut frapper que des coupables ; et la culpabilité suppose non seulement le fait de la violation de la loi, mais la faute volontaire, c'est-à-dire l'intention qui seule donne à l'acte sa moralité.

Ceci est d'une évidence axiomatique.

Or, il y a une infidélité involontaire qui, comme tout écart de bonne foi, n'engage en aucune façon la conscience.

La justice la plus élémentaire exige que personne ne soit rendu responsable des faux jugements contre lesquels il a été impossible de se garer et des erreurs qui ne sont, comme on l'a dit, "qu'un faux pas dans le chemin de la vérité."

Donc, ceux-là seuls sont justiciables de la sentence divine qui ferment sciemment les yeux à la lumière et repoussent volontairement la vérité.

Et ceci est pleinement conforme aux données de ce bon sens qui, d'après Bossuet, est le "maître de la vie humaine," et dont nous nous inspirons dans nos appréciations.

Nous flétrissons avec indignation l'homme privé ou public qui ment à ses convictions, fait fléchir sa conscience devant son intérêt ou son caprice, et repousse la vérité, uniquement parce qu'elle lui impose des devoirs ou des sacrifices.

C'est donc la bonne foi qui est ici le juge suprême et sans appel, tellement que celui qui est de bonne foi dans l'erreur, ne peut pas en sortir sans se rendre coupable, aussi longtemps que dure cette bonne foi ; voilà pourquoi l'Eglise, qui a toujours respecté la vraie liberté de conscience, n'accueille dans son sein ceux qui viennent à elle, que s'ils lui fournissent la preuve d'une conviction raisonnée et d'une adhésion motivée à ses enseignements.

Rousseau est donc simplement comique, lorsqu'il verse des larmes hypocrites sur le sort de ce "bon vieillard éternellement puni

de la paresse des Apôtres, lui qui était si bon, si bienfaisant, et qui ne cherchait que la vérité (1).”

Le sort des hommes dans l'éternité n'est pas une affaire de chronologie ou de géographie.

C'est une question de dispositions intérieures.

La naissance peut être, au point de vue religieux comme en toutes choses, une infériorité.

Jámais elle n'est un crime.

Personne n'est damné pour avoir ignoré ce qu'il ne pouvait connaître, ou pour n'avoir pas fait ce qu'il était dans l'impossibilité de faire.

Faut-il en conclure qu'il y a des "élus hors de l'Eglise"?

Non, et voici pourquoi.

Les conditions normales de salut sont dans l'Eglise à qui Jésus-Christ a donné les deux grands agents de sanctification, la vérité intégrale et les sacrements.

Mais, après l'institution de l'Eglise comme avant, Dieu emploie d'autres moyens; par son action directe qui est indépendante des causes extérieures, il peut appeler et sanctifier les âmes de bonne volonté.

Et quand, par un effort personnel, elles ont collaboré au travail intérieur de la grâce, elles ne sont plus hors le l'Eglise; elles appartiennent de fait à l'âme de l'Eglise, puisqu'elles ont la grâce sanctifiante; et elles appartiennent intentionnellement au corps (*in voto*, disent les théologiens) puisque la bonne volonté que nous leur supposons contient implicitement le désir de se faire incorporer à l'Eglise, seule société fondée par Jésus-Christ pour conduire l'humanité à sa fin.

De sorte que, sans être pleinement dans l'ordre voulu de Dieu, ces âmes vivent de la vie de l'Eglise.

Ce sont, dit en un langage gracieux le P. Monsabré, autant de "fleurs écloses là où l'Eglise donne à respirer le parfum de son âme (2).”

On a dit que cette doctrine était de nature à décourager les missionnaires qui, au prix de sacrifices souvent héroïques, travaillent à reculer les frontières de l'Eglise. Si les infidèles peuvent en-

(1) *Émile*, l. iv, p. 363.

(2) 102^e Conférence. *L'autre monde*.

trer dans l'Eglise et être sauvés sans leur ministère, à quoi bon tant de dévouement ?

Il est vrai que celui qui donne à leur apostolat toute son efficacité, peut ouvrir lui-même les esprits et parler directement aux cœurs ; ils peuvent donc s'appliquer à la lettre le mot de l'Evangile : " Nous ne sommes que des serviteurs inutiles. "

Mais, il leur reste, comme récompense de leurs sacrifices, la double gloire d'être les ouvriers de Dieu et de travailler à la noble tâche d'ouvrir à des créatures humaines le chemin de la vérité : sur leurs cadavres passera la civilisation chrétienne à laquelle ils serviront de marchepied.

D'ailleurs, si le salut est possible hors du corps de l'Eglise, il est plus difficile ; l'intelligence n'a ni la vérité intégrale, ni un enseignement infaillible ; la volonté manque d'une foule de secours, tels que les sacrements, le culte extérieur, etc.

Ajoutons enfin que s'il faut supposer la bonne foi chez une foule d'hommes étrangers à l'Eglise, il est impossible d'en mesurer exactement le degré : " Jamais, dit le comte de Maistre, nous ne cesserons, ni de tout espérer pour la bonne foi, ni de trembler en songeant que Dieu seul la connaît (1). "

Rien donc n'est plus urgent que de multiplier pour eux les moyens de salut.

C'est bien aussi la pensée du *Syllabus* qui condamne cette proposition : " On doit bien espérer du salut de ceux qui ne vivent pas dans l'Eglise catholique (2). "

Ainsi donc l'âme de l'Eglise s'étend plus loin que son corps.

Comme dans tout être vivant, elle tend à attirer à elle les éléments assimilables et à les incorporer à l'organisme qu'elle vivifie.

Aussi elle déborde le corps.

Elle ressemble à l'Océan qui, par des artères invisibles, pénètre au delà de ses frontières apparentes, jusqu'au sein des continents.

" Beaucoup de ceux qui paraissent dehors sont dedans, disait déjà saint Augustin en parlant de l'Eglise, et beaucoup de ceux qui paraissent dedans sont dehors. " Et Tertullien aussi parle de chrétiens du dehors, de chrétiens qui s'ignorent.

(1) *Lettres à un gentilhomme russe.*

(2) *Syllabus*, 17^e proposition.

De sorte qu'à travers les cloisons religieuses, il y a une vraie communion des esprits et des cœurs.

L'Eglise catholique n'est donc pas un vulgaire panthéon, ouvert à tous les vents de doctrine, ni une caste fermée à tous ceux qui ne sont pas initiés à ses rites et à ses formules.

Elle est vraiment la religion "*en esprit et en vérité*," dont le fondateur est mort en étendant les bras sur le monde, et dont le chef, sous la poussière des Catacombes ou sous les vêtements d'or, bénit chaque jour ses fils connus et inconnus, dans la Ville et dans le monde entier: Urbi et Orbi!

J. LAXENAIRE.

Sur les ruines.

AUX EXPULSÉS DE L'ABBAYE DE SOLESMES.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Que de fois nous avons redit ces vers harmonieux, entraînés par le charme de leur musique, sans nous apercevoir qu'ils contiennent un non-sens! Si les objets en question sont inanimés, ils n'ont pas d'âme: la question est tranchée. S'ils en ont une, pourquoi les traiter d'inanimés?

Pour moi, qui ne suis ni poète ni panthéiste, mais une simple chrétienne à la façon de Bussy, visant à aller en paradis, et "pas plus haut," je n'hésite pas à croire que toute chose en ce monde a une âme. David, qui était inspiré, le dit, lorsqu'il convie toute la création à louer Dieu, c'est qu'il sait que le ciel, la terre et les mers, sont animés, et que, comme l'exprime le Dante dans un de ces moments où il semble tenir la harpe des prophètes:

La gloria di colui che tutto muove
Per l'universo penetra e risplende
In una parte più, e meno altrove.

Nulle part le vide, le néant. La poussière même des sépulcres n'est pas morte; elle n'est qu'endormie, puisqu'elle entendra la trompette de l'archange aux derniers jours du monde. L'âme végétative, l'âme sensitive des plantes, des éléments, des animaux, la

sève, le feu, le mouvement, se perpétueront jusqu'au jour où Dieu détruira l'univers, et dans de nouveaux cieux, sur une terre nouvelle, ne laissera subsister devant sa majesté infinie que les êtres qu'il a doués d'immortalité, les anges et les hommes.

Placé par sa double nature à la limite qui sépare les purs esprits des créatures matérielles, l'homme a reçu un don divin, le don de création. Non seulement il façonne la matière, cela ne serait rien, les abeilles le font; non seulement il dispose du feu réel, tangible, mais il dispose de cet autre feu qui anime les choses. Il donne, il communique à la matière une âme inconsciente, mais agissante, qui produit le bien ou le mal, immortalise la pensée et survit à la main de celui qui l'a conçue. Cette puissance merveilleuse est la source de l'art. Elle éclate tellement dans ses chefs-d'œuvre que tous les hommes en subissent l'évidence. Un beau monument, une belle peinture, un chant expressif, frappent à des degrés différents le savant et l'ignorant, mais enfin ils le frappent et se gravent dans sa mémoire.

Il est deux sortes de savants et d'ignorants, qui entre tous perçoivent et s'assimilent l'âme des choses, les uns par une analyse profonde et délicate, les autres par la claire vue, l'élan spontané que le Maître a mis au rang des béatitudes. Ce sont les artistes, les saints et les enfants.

Mozart notant de mémoire les chants de la chapelle Sixtine, Michel-Ange admirant Santa Maria Novella, en avaient joui plus que personne, sans doute, et y puisaient l'aliment du génie; mais combien le petit enfant qui, vers 1813, alors que l'abbaye de Solesmes était déserte et silencieuse, venait dans le sanctuaire, et regardait les groupes de statues mutilées, combien ce petit enfant comprenait encore mieux l'âme de ces choses que ne l'eût fait un grand artiste! Les pierres parlaient à son intelligence innocente, et lui disaient: Tu répareras ce temple ruiné, tu ramèneras ici ceux qui doivent y chanter les louanges de Dieu. Et Prosper Guéranger, tout petit enfant, errait sous les voûtes désolées, comme l'ange de la résurrection qui devait dire un jour aux fils de saint Benoît, morts dans l'exil ou couchés sous les dalles de l'abbaye: Revenez, levez vous! Solesmes est à nous!

Les révolutionnaires sont tous iconoclastes. Ils s'en prennent aux choses. On traite leur rage de stupide; non, elle est habile. Ces soldats de Satan savent ce qu'ils font. Brûler l'image des saints, faire taire la voix des cloches, anéantir les églises, c'est fermer aux intelligences quelques-uns des chemins qui mènent à la

vérité. Il en est d'autres, heureusement, et les étoiles du ciel et les petites fleurs des prairies resteraient seules à chanter les louanges de Dieu, qu'elles pourraient encore amener à lui quiconque les regarderait de bonne volonté. D'ailleurs, les ruines ont une puissance de vie plus forte quelquefois que les monuments intacts, et, à l'heure marquée par Dieu, il s'en échappe d'éclatantes résurrections. Les arbres les plus beaux de nos forêts ne sont-ils pas souvent des rejetons d'une souche oubliée par le bûcheron, et dont les puissantes racines ont activé leur croissance et assurent leur cime contre les tempêtes ?

Que de réédifications a vues la France depuis le commencement de ce siècle ? Quand on les considère, on fait plus qu'espérer, on est sûr du triomphe de l'Eglise. Le fleuve monte : en vain les digues essayent de comprimer ses flots. Ecoutez non plus des contes, mais une histoire d'hier. J'ai vu, j'ai touché les choses dont je vais vous parler.

Le jour de la fête de sainte Thérèse, en l'année 1832, le soleil d'octobre, voilé par les vapeurs qui s'élevaient de la mer et des prairies du Cotentin, commençait à peine à éclairer le vieux château de Saint-Sauveur-le-Vicomte, dont les murailles couvertes de lierre portent encore la trace du siège qu'il soutint contre Du Guesclin. La petite ville s'éveillait : les ménagères ouvraient leurs fenêtres, les hommes se mettaient à l'ouvrage, et les petits enfants, à demi endormis, commençaient à montrer leurs têtes blondes au seuil des maisons tapissées de rosiers et de vignes jaunissantes.

Un petit garçon d'une douzaine d'années, à l'air vif et intelligent, sortit de la maison du menuisier, son déjeuner à la main, et courut sans s'arrêter jusqu'aux ruines de l'abbaye, situées à quelques minutes de la ville, sur une petite colline qui la domine. Assis au pied d'un pan de mur écroulé qui avait jadis fait partie de l'enceinte fortifiée de l'abbaye, un vieux mendiant attendait l'enfant. De la place que le bonhomme avait choisie on découvrait la maison abbatiale, toute lézardée, sans vitres et presque sans toit, seul reste des bâtiments claustraux, et tout auprès les restes lamentables de ce qui avait été jadis une des plus belles églises de la Normandie. Quelques murs chancelants, quelques ogives à demi rompues, pas une voûte entière, un lambeau du clocher, un portail que le lierre et les mousses détruisaient, et sur le sol des monceaux de décombres où les chapiteaux, finement ouvrés au XIV^e siècle, achevaient de se pulvériser. Quelques chèvres paissaient

autour des ruines, et un grand bouc noir, à l'air insolent, perché sur un massif de débris, semblait être l'esprit du mal triomphant de son œuvre de destruction.

Le vieux mendiant regardait la maison abbatiale, la main au-dessus de ses yeux, et avec tant d'attention qu'il n'entendit pas François Halley s'approcher de lui. — Que regardez-vous donc là-bas, père Jouvin ? dit l'enfant.

— Je vois quelqu'un dans la maison abbatiale, et je cherche à deviner qui ce peut être. Ce n'est pas quelqu'un d'ici, pour sûr, car cette maison est hantée.

— Ah ! je sais qui c'est moi, et je l'ai appris hier soir de M. le curé, qui l'a dit à ma mère. Ce sont de bonnes religieuses qui ont acheté l'abbaye, et vont y demeurer. Elles ont passé la nuit à la cure, et, bien sûr, c'est une d'elles que vous voyez là-bas.

— Non, c'est un homme. Je vois son bonnet bleu.

— Alors, c'est mon père, car M. le curé a dit à ma mère qu'il faudrait qu'il allât voir ce qu'on pourrait faire pour remettre promptement en état les portes et les fenêtres de la maison abbatiale. Mais, père Jouvin, il faut déjeuner, voici ce que maman m'a donné pour nous deux. Et il partagea avec le pauvre sa grande beurrée de pain bis et sa pomme rouge.

— Que Dieu te le rende, petiot ! dit Jouvin en se signant ; et tous deux déjeunèrent de bon appétit, sans oublier de jeter quelques miettes aux petits oiseaux.

— Vous allez être bien content, père Jouvin, de voir des religieuses là, vous qui regrettez tant les moines.

— Ah ! sans doute, dit Jouvin, j'aime mieux voir des religieuses à l'abbaye que n'importe qui, mais ça ne vaudra pas les bénédictins d'autrefois. Presque tous étaient des enfants du pays, et l'on peut bien dire qu'ils en étaient la Providence. Dieu sait le bien qu'ils faisaient ! Les religieuses en feront aussi, mais elles n'auront pas les terres de l'abbaye. La bonne volonté ne suffit pas : pour être charitable, il faut avoir de quoi. Nos moines étaient riches, mais ce n'étaient pas des propriétaires comme les autres. C'étaient les fermiers du bon Dieu, et ils le payaient quasiment en faisant l'aumône aux pauvres qui venaient par ici, car sur leurs terres il n'y en avait pas. Sais-tu, François, quelles sont les religieuses qui vont venir ? Sont-ce des sœurs grises ?

— Ce sont des sœurs habillées de noir, elles font l'école, je crois, et M. le curé dit qu'elles sont pauvres comme Job.

— Je le disais bien, reprit le mendiant ; comment les appelle-t-on ?

— On les appelle les sœurs de la Miséricorde, elles viennent de Tamerville.

— Ah ! je les connais, la supérieure est une sainte. Je l'ai connue pendant la Révolution. C'était alors une pauvre jeune fille qui tenait une école à Harfleur. Elle avait été élevée par les bénédictines de Valognes, et je te répons que c'était une brave et digne chrétienne. Elle avait caché chez elle le Saint-Sacrement ; plus d'une fois elle m'envoya chercher ou reconduire dans leurs cachettes des prêtres fugitifs qui essayaient de passer en Angleterre.

J'étais marin alors, et quand je partis pour l'Amérique, elle me donna une médaille de saint Benoît que j'ai encore. En 1802, à Cherbourg, je la revis. Elle avait alors une école de 300 petites filles, et elle avait réuni quelques compagnes pour en faire des religieuses. Je ne l'ai point revue, et je savais seulement qu'elle avait changé plusieurs fois de demeure, ballottée de ci, de là, et souvent persécutée. C'est si difficile de faire le bien ! Ceux qui ont démoli sont enragés contre ceux qui veulent reconstruire, et les jacobins ne veulent pas qu'on enseigne à la jeunesse à craindre Dieu et à observer ses commandements. C'est égal, la bonne fille a fait ce qu'elle voulait, puisqu'elle a formé une communauté. J'irai la voir : elle est plus vieille que moi. Nous parlerons du temps jadis, et elle me fera une petite charité.

— Regardez, je crois que la voici qui vient.

Le mendiant se retourna et vit s'avancer, sur le chemin plein d'herbe qui conduisait à l'abbaye une quinzaine de religieuses marchant à la file, conduites par le vénérable curé de Saint-Sauveur et deux autres prêtres. Les sœurs priaient en marchant, et, sans faire attention au mendiant et à l'enfant qui s'étaient levés à leur approche, elles allèrent se ranger devant les ruines. Elles les contemplèrent quelques instants avec tristesse, puis la plus âgée de toutes dit : — Faisons amende honorable pour les profanations commises ici, mes filles : tout sera réparé, Dieu le veut, je le sais.

Elles s'agenouillèrent, et tandis que le curé récitait l'amende honorable, la supérieure, le front dans la poussière et les bras en croix, prit possession de cette terre inculte et de ces ruines abandonnées depuis près d'un demi-siècle.

Julie Postel, en religion sœur Marie-Madeleine, avait alors soixante-seize ans, et depuis vingt-cinq ans que sa congrégation était fondée, elle n'avait pu réunir que quinze religieuses. En

achetant l'abbaye, elle ne possédait même pas assez d'argent pour payer les frais de notariat. — Qu'importe, disait-elle, le contrat en est déjà passé au ciel. C'était la pauvreté s'abritant sous des ruines, et cela un an après que l'archevêché de Paris avait été pillé et brûlé, au vu et au su du gouvernement. Le temps n'était pas aux restaurations d'églises; aussi le vieux mendiant, quand il eut renoué connaissance avec la bonne supérieure, ne put-il s'empêcher de dire à François, en branlant la tête :

— La bonne Mère est venue chercher ici un tombeau, et ce n'est pas elle qui rendra au pays l'abbaye d'autrefois.

Mais le vieux mendiant n'était pas prophète.

Sept ans se passèrent. La bonne mère s'était bien vite fait aimer dans le pays, et ses filles, toujours au nombre de quinze, tenaient plusieurs écoles tant à Saint-Sauveur qu'aux environs. Elles se désolaient à la vue du sanctuaire en ruine. Seule, la supérieure ne perdait pas confiance.

Pendant ce temps, le petit François avait grandi et appris l'état de menuisier. Il voulut faire son tour de France.

— François, lui dit la bonne Mère, tu as tort de t'en aller. Reste ici, mon enfant, c'est à Saint-Sauveur que le bon Dieu veut te faire travailler.

François partit, malgré ce conseil. Six mois après il revint; il avait bien souffert, rien ne lui réussissait. Il se remit à travailler de son état à Saint-Sauveur.

Dès qu'il avait un moment de loisir, il allait à l'abbaye. Un charme étrange, un irrésistible attrait, le ramenaient là comme aux jours de son enfance, et tandis que la jeunesse du village, les jours de fête, allait se divertir dans les prairies qu'arrose la Douve, François errait seul et pensif parmi les décombres.

Un jour qu'il essayait de dessiner les ruines, la bonne Mère le vit de sa fenêtre. Elle descendit, traversa le pré, et vint auprès de François. Elle avait alors quatre-vingt-trois ans.

— Regarde bien cette église détruite, François, lui dit-elle. C'est toi qui la rebâtiras.

— Hélas, ma Mère, dit François, plutôt à Dieu que je fusse architecte ou maçon! de quel cœur j'y travaillerais! mais je ne suis qu'un pauvre petit compagnon menuisier.

— Dieu veut que tu rebâtisses l'église: regarde, étudie; prépare tes plans. Le printemps prochain, tu commenceras.

François vénérât profondément la bonne Mère. Il rêva toute la nuit à ses paroles: il lui semblait que ces pierres, confusément

entassées, lui disaient les places qu'elles avaient occupées jadis, qu'elles palpitaient sous sa main, impatientes de s'élever, de résonner encore de l'écho des chants sacrés. Aussitôt le jour venu, il retourna étudier les ruines. Peu à peu l'idée qu'il réaliserait le projet de la bonne Mère s'empara de son esprit. Il fouilla les décombres, dessina sous tous leurs aspects ces imposants débris, s'entendit avec un de ses camarades, jeune maçon intelligent comme lui. Le chapelain lui procura des livres, et enfin, un beau jour, François, en toute simplicité, alla dire à la supérieure : — Ma Mère, je suis prêt à commencer.

— Va ! lui dit-elle, commence, Dieu t'aidera. Notre église se bâtera, une grande fête en marquera la consécration. Je la verrai du ciel.

François se mit à l'œuvre ; si petitement, si pauvrement que les religieuses lui servaient de manœuvres. La bonne Mère, courbée sous le poids de ses quatre-vingt-trois ans, portait elle-même des matériaux, et son inaltérable confiance, ses paroles enflammées, ranimaient tous les courages. En 1842, une tempête renversa le clocher, à peine restauré. Les religieuses se désolaient. — Eh quoi, mes sœurs, leur dit la bonne supérieure, Dieu n'est-il pas le maître ? Voudriez-vous lui faire un procès ? Je vous dis que tout sera réparé.

Alors elle envoya quêter à Paris et plus loin encore une jeune religieuse, la sœur Placide, qui devait plus tard devenir supérieure générale. La pauvre petite religieuse, fort timide, alléguait son incapacité. — Allez, ma fille, lui dit la bonne Mère, soyez l'instrument de Dieu ; un instrument souple et docile, et Dieu fera des merveilles.

Les merveilles abondèrent : d'admirables dévouements, des dons inespérés vinrent en aide à la Mère Marie-Madeleine. Après une quasi stérilité de trente années, elle vit deux cents religieuses groupées autour d'elle. En douze ans l'église fut terminée. François non seulement était devenu architecte, mais il avait sculpté lui-même les chapiteaux, les clefs de voûtes, les confessionnaux de pierre, qui sont peut-être les plus beaux de France, et enfin la statue et le tombeau de la bonne Mère, car, ainsi qu'elle l'avait prédit, elle vit du ciel la consécration de l'église, fruit de ses prières, de ses larmes et de ses sacrifices. Lorsqu'on ensevelit cette morte de quatre-vingt-dix ans, on trouva sous son chevet un grand cilice et un corset hérissé de pointes de fer toutes rouges de sang. C'est le 16 juin 1846, en la fête de Notre-Dame du Carmel, que cette sainte âme prit son essor vers les célestes collines, laissant

comme vestige de son passage sur la terre une nombreuse et fervente famille religieuse et un monument d'une beauté royale.

Je l'ai visitée, cette grande et charmante église de Saint-Sauveur-le-Vicomte. J'ai admiré l'expressive et simple image de l'humble servante de Dieu, qui a donné pour devise à son institut: "Obéissance jusqu'à la mort." François Halley l'a représentée à genoux, de grandeur naturelle, telle que ses sœurs la virent, lorsque la veille du jour qu'elle avait désigné comme le dernier de sa vie, quittant son lit de mort par un effort suprême elle vint au chœur recevoir la sainte communion pour la dernière fois.

Quant à François Halley, il commençait à sculpter la chaire de pierre blanche, lorsqu'on vint le prier d'aller diriger la construction de je ne sais quelle chapelle des environs. Il s'y rendit; au cours des travaux, une voûte s'écroura sur lui. Blessé grièvement, il revint à Saint-Sauveur, languit quelques semaines, et mourut. Le prêtre qui l'assistait à ses derniers instants, le voyant pleurer, lui dit:

— Vous pensez à vos petits enfants, n'est-ce pas, François?

Leur mère était morte peu auparavant. — Mon Père, dit le pauvre artiste, j'ai confiance en Dieu: il prendra soin de mes enfants, et mes parents et mes amis seront bons pour eux. Ce qui me fait bien de la peine, c'est de mourir sans finir la chaire. Mon Père, il ne restait que cela!

La chaire est restée telle que le pauvre François l'a laissée et ses bas-reliefs, ses colonnettes à peine épannelées contrastent avec les détails si riches et si gracieux du reste de l'édifice; mais dire combien cette église est belle, dire quelle confiance, justifiée par des faits surnaturels, entoure cette tombe, quelle émotion s'empare du cœur de celui qui la visite et va ensuite à la maison abbatiale regarder les beaux dessins de François Halley, et entend raconter tout cela par la bonne Mère générale, qui fut l'humble quêteuse des premiers jours de cette réédification merveilleuse; dire ces choses comme on les a senties, c'est impossible!

Allez, iconoclastes, vandales, révolutionnaires, brisez, brûlez encore, si Dieu le permet! De faibles femmes, de petits enfants iront pleurer ou se jouer sur les ruines; elles se ranimeront à leur voix, et, tandis que vos cendres seront jetées au vent et que vos noms deviendront la honte et l'horreur du monde, la solitude fleurira comme un lis, et l'hymne interrompue reprendra son élan triomphal.

JULIE LAVERGNE.

viv
mé
far
mê
ver
fen
ric
l
l
l
l
moi
leve
la c
dan
gent
pou
L
sern
pou
cipa
—
cara
joue
La v
breu
bien
(1) C
terres

Ce qu'un habitant doit faire pour se ruiner.

Bon nombre d'*habitants* (1) se plaignent de ne pouvoir plus vivre aujourd'hui sur des terres qui, jadis, nourrissaient largement leurs pères et leur permettaient d'élever de nombreux enfants. Les fils n'ont plus, semble-t-il, ni la même chance, ni la même habileté. Chaque année, un certain nombre, après avoir vendu terre et *roulant*, partent pour les États et vont, avec leurs femmes et leurs enfants, s'engouffrer dans les manufactures américaines.

Pourquoi donc cette émigration regrettable?

Les terres du Canada sont-elles épuisées?

Les marchés manquent-ils?

L'élevage a-t-il cessé d'être rémunérateur?

Mais les voisins de ces hommes qui émigrent, avec des terres moins grandes, trouvent pourtant moyen de vivre à l'aise et d'élever de nombreux enfants. Il nous faut donc chercher ailleurs la cause de résultats si différents, puisque dans les mêmes comtés, dans les mêmes paroisses, les uns réussissent et mettent de l'argent en banque, tandis que les autres perdent leur terre et partent pour l'étranger.

Le R. P. Louis S. . . , dans ses missions de campagne, faisait un sermon original. Il exposait aux habitants la conduite à tenir pour se ruiner. Lui empruntant une idée, je reproduirai les principales pensées de son discours.

COMMENT UN HABITANT PEUT SE RUINER

— Avant de vous donner ma recette, j'ai besoin de connaître le caractère de votre femme, parce que, ici comme ailleurs, la femme joue un grand rôle pour le bonheur ou le malheur des familles. La vôtre aime-t-elle la toilette? Est-elle fière de recevoir nombreuse compagnie à la maison? de préparer de bons *fricots*? de bien traiter les *survenants*?

(1) On nomme habitants au Canada, les francs tenanciers qui vivent sur leurs terres.

— Oui, Monsieur, ma femme est tout ce que vous venez de dire là : chez les marchands, il n'y a rien de trop beau pour elle et ses filles ; quant aux fricots, Dieu sait combien elle en donne pendant l'hiver !

— A la bonne heure !... Voilà une femme qui vous aidera grandement dans votre entreprise... Mais, à tout seigneur, tout honneur ! Je m'occuperai surtout de vous ; d'abord parce que vous êtes le chef de la maison, ensuite parce que votre conduite servira d'exemple au reste de la famille.

Prenez pour règle de conduite les deux maximes suivantes :

Travailler modérément.

Vivre très largement.

A l'époque des semailles, ne vous pressez pas... Attendez que les autres aient presque fini, pour commencer à ensemençer vos champs. Votre blé aura toujours bien le temps de mûrir pendant l'été.

Ne faites rien pour améliorer vos terres, pour les engraisser, pour les égoutter, pour enlever les cailloux et faire disparaître les mauvaises herbes... A quoi bon tant de fatigue et de peine ! Tout a bien poussé comme ça jusqu'à ce jour. D'ailleurs, vous passeriez pour un ambitieux et l'on se moquerait de vous.

Au temps de la moisson, au lieu d'être dans les champs à trois heures du matin avec vos garçons, engagez des hommes à une ou deux piastres par jour, ils feront la besogne, et vous et vos enfants pourrez tranquillement dormir la grasse matinée.

Un buggy pour les garçons

Vous avez de grands garçons, n'est-ce pas ?...

Achetez-leur à chacun un *buggy* (1) d'une centaine de piastres, pour qu'ils puissent faire un tour le dimanche et aller voir leurs *blondes*... Vous leur donnerez, bien entendu, de beaux habits de drap et des bottines à élastique... On ne se promène pas en *buggy* avec des bottes sauvages et un capot en étoffe du pays sur le dos. De plus, n'oubliez pas de leur mettre de l'argent en poche. Au village, ils rencontreront des amis, et la politesse demande qu'ils leur paient une bonne *traite* (2).

Quant à vos filles, laissez-les aux soins de leur mère ; d'après

(1) Voiture élégante à un ou deux sièges.

(2) Consommation à l'auberge.

ce que vous m'avez dit de ses habitudes, elle est femme à se tirer d'affaire toute seule.

Le dimanche, vos garçons bien habillés, la chevelure arrangée avec soin et coiffés d'un chapeau à la dernière mode, auront l'air tout à fait *faraud* (1), tandis que vos filles, avec de belles robes neuves, des chapeaux à grandes plumes et à rubans, un élégant parasol rouge, attireront l'admiration des jeunes gens et feront rougir les autres filles du village. Aucune ne sera aussi bien habillée, et n'aura aussi bonne mine!...

Vous serez tout fier de vos garçons et de vos filles...

L'hiver et les fricots

Mais l'hiver est venu... L'hiver au Canada, c'est le temps du repos et du plaisir, la saison des *fricots* (2) et des joyeuses visites chez les parents et les amis... Si vous le voulez, vous avancerez beaucoup votre entreprise durant ce temps-là! Ils sont nombreux, en effet, les habitants qui mangèrent gaîment leurs terres en fricotant avec les amis.

Done, hardi et ferme!

Fricotez durant l'hiver!

Fricotez chez vous; fricotez chez vos amis; fricotez chez vos parents; faites un feu roulant de fricots depuis la bordée de neige de la Sainte-Catherine (3) jusqu'au mercredi des Cendres. Ayez toujours nombreuse compagnie à la maison, et que votre femme fasse admirer ses talents de cuisinière.

On dira de vous que vous êtes un *Mossieu*, que vous recevez en mossieu... Cela flattera votre amour-propre et vous posera bien dans la paroisse.

La cruche de whisky

Mais surtout, il est une pratique qui, sefle, a ruiné bien des habitants; je veux parler de la fameuse cruche de *whisky* ou de gin. Il vous en faut à la maison, c'est clair, puisque le whisky est, d'après l'opinion reçue, un remède si efficace contre nombre d'in-

(1) Vieux mot français : bonne tournure, bonne mine.

(2) Terme générique : il désigne la cuisine de fête dans les campagnes. Un grand fricot : une grande fête ; fricoter ; fricoteur.

(3) C'est, d'habitude, le commencement de l'hiver en Canada.

firmités... Ayez-en donc toujours sous la main une bonne provision...

Achetez au gallon, cela coûtera moins cher, puis gardez-vous bien de rien mettre sous clef; vous sembleriez manquer de confiance en votre femme et les gens de la maison...

Vous prenez d'habitude, n'est-ce pas, votre coup d'appétit, avant le déjeuner, le dîner et le souper?...

— Très bien, continuez.

Durant le jour, vous sentez un peu de fatigue?... Un verre de whisky vous redonnera la vigueur. En hiver, vous rentrez engourdi par le froid: un bon punch au whisky vous réchauffera l'estomac et la tête...

Votre femme et vos garçons feront de même, bien entendu; ce qui est bon pour vous sera aussi bon pour eux...

Enfin soyez généreux de votre whisky pour tous ceux qui vous visiteront... Rien de mieux pour entretenir l'amitié...

Une chose même vous surprendra agréablement... Nombre d'hommes qui auparavant vous regardaient à peine, ne passeront plus désormais devant votre porte sans s'arrêter, pour boire un coup à votre santé. Décidément, vous êtes devenu un homme tout à fait populaire dans la paroisse.

L'habitant fait connaissance avec l'usurier

Mais le temps approche où vous allez faire connaissance avec celui qui héritera un jour de votre terre et vous enverra aux États avec votre femme et vos enfants.

L'année a été mauvaise, la récolte a manqué, les marchands envoient leurs comptes, et vous êtes gêné dans vos affaires. Il n'y a plus guère d'argent à la maison. Ne vous alarmez pas pour si peu. Quand on a une bonne terre sous les pieds, on trouve toujours des amis complaisants pour vous venir en aide. Allez trouver le notaire X... ou M. Z..., le gros habitant retiré. Ils vous prêteront volontiers quelques centaines de piastres, à trente ou quarante pour cent d'intérêt; vous n'aurez qu'à mettre votre nom au bas d'un tout petit papier... un billet promissoire.

Vous reviendrez chez vous tout joyeux avec votre argent en poche. L'intérêt est un peu fort, il est vrai, mais vous avez bien l'intention de rembourser le capital au plus tôt. Pourtant, gardez-vous bien de diminuer votre train de maison, ni les dépenses de

toilette de vos filles : vous feriez voir que vous êtes gêné dans vos affaires, et cela diminuerait votre prestige.

Un an après, à l'échéance du billet, il vous sera impossible de le payer... La récolte se sera mal vendue, vous aurez perdu des animaux, il y aura eu de la maladie à la maison ; bref, vous n'avez pas d'argent pour vous libérer, ni même pour payer les intérêts.

Faites une autre visite à votre créancier.

A votre grande joie, il se montrera très accommodant.

— Mais, allons donc, mon cher voisin, ne vous troublez pas pour si peu. J'ai confiance en vous, vous êtes un si brave homme ! Je vais très volontiers renouveler votre billet pour un an ou deux... Bien plus, j'ai à la maison une assez forte somme d'argent qui n'est pas encore placée... S'il vous fallait un millier de piastres... elles sont à votre disposition...

Enchanté d'un pareil accueil, vous acceptez vous signez un second billet, et, le cœur joyeux, vous rentrez au logis. Cela vous permettra de continuer encore pour un temps à fricoter et à payer de belles toilettes à votre femme et à vos filles.

La catastrophe

Trois années se sont écoulées depuis votre première visite à l'usurier, et vous n'avez pas remboursé un sou de vos divers emprunts.

Un jour vous recevrez une lettre couchée à peu près en ces termes, bien secs et bien raides :

“ Monsieur,

“ Par billet du 15 novembre 1892, vous me devez la somme de cinq cents piastres à trente pour cent d'intérêt.

“ Par second billet du 15 mai 1893, mille piastres au même taux d'intérêt.

“ Ces deux emprunts, capital et intérêt, se montent actuellement à la somme de trois mille cinq cents piastres.

“ Je regrette d'avoir à vous en demander le remboursement immédiat, mais j'ai besoin de mon argent pour de nouvelles affaires.

Si donc vous ne m'avez pas payé d'ici un mois, je me verrai forcé de vous poursuivre.

“ Votre très humble serviteur,

X... ”

Un mois plus tard, le *shériff* sera chez vous.

Il vendra votre maison, il vendra votre terre, votre roulant, vos animaux, tout ce qui fut votre bien, tout ce que votre père avait gagné par son travail, tout ce qu'il était de votre devoir de transmettre à vos enfants. Votre ruine est complète.

La paresse, le luxe et le whisky ont fait une victime de plus parmi les habitants canadiens...

Avec quelques centaines de piastres sauvées à peine du naufrage, vous partirez pour les Etats, et votre femme et vos garçons s'en iront travailler dans les manufactures américaines...

Rude besogne, en vérité, pour des garçons qui n'ont songé jusque-là qu'à s'amuser et à se donner du bon temps!

Triste situation pour des filles si fières jadis de leurs belles toilettes, si heureuses d'être admirées par les jeunes gens de la paroisse!

Quant à vous, leur père, trop fainéant pour chercher de l'ouvrage ou trop maladroit pour réussir, vous passerez votre temps au cabaret, à jouer aux cartes, à boire en compagnie de Canadiens qui vous ressemblent, à mal parler de tout le monde en général et de votre curé en particulier. Vous, le père, qui aviez une belle terre en Canada, mais qui l'avez mangée par votre luxe et votre conduite extravagante, vous serez là-bas au crochet de votre famille...

Selon l'expression énergique des Canadiens, "vous vivrez du sang de vos enfants."

E. HAMON, S. J.



La Célébration de la Sainte Messe.

LES SOLENNITES DE L'AUTEL

Chaque jour Dieu nous convie à une bien touchante solennité. Au premier regard il n'en paraît pas grand'chose, surtout dans nos églises des campagnes. Cet autel dénué d'ornements, ce petit enfant de chœur qui allume péniblement deux cierges, ce prêtre qui s'avance sans aucun appareil, et puis ces rares fidèles que l'on découvre, ici et là, le long de la nef, tout cela vu par l'extérieur, n'a rien de bien imposant, il faut l'avouer.

Et cependant tout le ciel est attentif. La cloche qui sonnait tout à l'heure, a retenti là-haut. Anges et élus s'apprêtent.

Pénétrons donc les apparences chétives; allons à la réalité.

De quoi s'agit-il pour nous à l'heure où nous allons célébrer?

Quand Notre-Seigneur institua la sainte Messe, il dit à ceux qu'il ordonnait prêtres: *Hoc facite in meam commemorationem!* — Le Fils de Dieu veut se survivre dans la mémoire des hommes, et il institue un *Mémorial*. C'est le saint sacrifice de la Messe. Mémorial non pas seulement historique, comme l'Évangile, mais Mémorial vivant. Ce n'est pas seulement un récit, c'est une reproduction.

A l'autel, le prêtre revient à la vie et à la mort de Notre-Seigneur, non pas comme on revient à une page d'histoire, mais comme on entre dans une action vivante, dans une scène du présent.

1. *Mémorial vivant de Bethléem.*

Le prêtre à l'autel, est à Bethléem. La fête de Bethléem non seulement se raconte là, mais se reproduit. Notre Seigneur prend vraiment naissance entre nos mains. L'étable se rouvre, la crèche se relève, les langes sacrés reparaissent. — Et à cette naissance de chaque jour, où est la Mère? Quel est l'être privilégié de la création à qui s'adressent ces paroles: *Spiritus sanctus superveniet in te... paries filium... vocabis nomen ejus Jesum?* — Quel est-il cet être privilégié? Ah! nous le savons bien, mais nous ne nous

le disons pas assez. Nous n'avons que trop peu conscience de l'honneur qui nous est fait; nous ne savons pas jouir des béatitudes qui y correspondent.

Cet être privilégié, c'est nous! — C'est moi! Mes paroles sont douées d'une fécondité divine; la formule de la consécration: *hoc est corpus meum*, — fait écho sur mes lèvres au *fiat mihi secundum verbum tuum*, — de Marie. Le même prodige s'opère sous le regard des élus et des anges, le même Fils de Dieu descend des hauteurs de son ciel et prend place parmi nous, comme aux jours évangéliques. La seule différence, c'est que dans cette Incarnation de tous les jours, il revêt entre mes mains des haillons plus misérables que dans son Incarnation évangélique. Mais je n'en suis pas moins sa mère, et je puis lui dire à bon droit, en le contemplant, doucement endormi sur le corporal, la parole du psaume 2e: *Filius meus es tu, ego hodie genui te!*

Une seule fois, la sainte Vierge a pu dire cela, et pour cette seule fois: *ecce beatam me dicent omnes generationes*. — Et moi, non pas une fois, mais tous les jours. — Ah! si nous avions vraiment la foi!

2. Mémorial vivant de Nazareth.

Le prêtre à l'autel, est à Nazareth. En quelques minutes, trente années de Nazareth vont revivre. Soulevez les voiles, traversez les apparences, entr'ouvrez les portes, recueillez-vous. — Voyez comme il se cache! Cet être vivant qui vient de prendre naissance entre nos mains, se hâte de disparaître. Les sentiers de la vie cachée l'attirent aujourd'hui comme autrefois. Cette sainte maison de Nazareth lui fut si chère qu'il s'en est refait une parmi nous, et c'est nous qui l'y introduisons chaque jour.

Que fait-il là, sur l'autel?... Il prie comme il priait à Nazareth; il obéit comme il obéissait à Nazareth; il travaille au salut du monde comme il y travaillait à Nazareth. Et tout cela dans la dépendance parfaite de sa nouvelle mère, qui est le prêtre.

Qui dira la joie du Père céleste contemplant, aux jours évangéliques, son Fils à Nazareth? C'est bien là que sont concentrés et ses regards et tout son cœur. Tout ce qui se fait de plus éclatant dans le reste de l'univers, ne prend place pour lui qu'après ce spectacle de toute beauté.

Ici à l'autel, lorsque dans les oraisons, collectes, secrètes, post-

communions de la Messe, nous disons, en nous inclinant vers la Croix : *Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum*, nous attirons l'attention du même Père céleste, non pas seulement sur un souvenir du passé, mais sur une scène vivante du présent. O Père, ces joies qui ravissaient votre cœur, aux heures où vous contempriez votre Fils, à Nazareth, dans les exercices du travail, de l'obéissance, de la prière, les revoici. Elles revivent, à la vue de cet autel; et c'est nous, prêtres, qui vous les rendons.

3. *Mémorial vivant du Thabor.*

Le prêtre à l'autel, est au Thabor. — Que se passait-il au Thabor? Le Créateur donnait une fête à quelques-unes de ses créations, et cette fête s'appelle la Transfiguration. Par un prodige de toute puissance, les éléments terrestres de l'humanité de Notre-Seigneur perdaient leur aspect humilié, et rayonnaient d'une lumière céleste. Les apôtres éperdus s'écriaient : *Bonum est nos hic esse!* — Qu'il fait bon ici! Ici, au foyer des divins prodiges, en contact immédiat avec la toute-puissance divine. Qu'il fait bon! Quelle joie sereine, quelle sécurité, quel oubli de la terre et du monde!

Que se passe-t-il ici, à l'autel? La même fête, mais plus solennelle d'un degré; vraie fête de première classe, quand celle du Thabor n'est que de seconde. Ce n'est plus seulement à une simple transfiguration que notre Père céleste nous convie, mais à une vraie transsubstantiation. De misérables éléments terrestres vont être élevés à l'incomparable honneur d'une existence divine. On a dit tout à l'heure: Il y a là un peu de pain, un peu de vin; — on dira dans un moment: Ce pain est devenu le corps d'un Dieu, ce vin est devenu le sang d'un Dieu. Et, à parler ainsi, on ne commettra aucune exagération. La gloire de Dieu rayonne en proportion de l'éclat du prodige opéré. Ici, prodige de premier ordre, gloire divine incomparable.

Ah! s'il m'était donné d'entrer dans le rayonnement de cette gloire, de me sentir au foyer de cette toute-puissance qui crée de si belles merveilles, que j'aimerais à monter à l'autel! Comme je m'entretenais avec Pierre: *Bonum est nos hic esse* — Les fidèles qui assistent, verraient bien que je me plais à l'autel, à la manière dont je récite les prières, dont j'accomplis les moindres rubriques et les cérémonies. On ne me verrait pas tant me presser, avoir l'air

d'un homme qui aspire à en finir le plus vite possible, à redescendre de la sainte montagne par les sentiers les plus courts, pour regagner la terre.

4. *Mémorial vivant du Cénacle.*

Le prêtre à l'autel, est au Cénacle. — Qu'il nous eût été doux d'entrer au Cénacle avec les apôtres, le soir du Jeudi saint! Qu'il nous eût été bienfaisant d'y entendre le Cœur de Jésus exprimer son amour, ses désirs brûlants, ses recommandations suprêmes!

Qu'est-ce donc que la messe, sinon la fête du Jeudi saint, la Fête-Dieu de tous les jours? Quand je monte à l'autel, c'est au Cénacle que j'entre; les mystères de cette heure sainte vont revivre. J'entends mon Sauveur me dire: *Tempus meum prope est, apud te facio pascha.* — Et il ajoute aussi: *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.*

J'admirais au Cénacle mon Sauveur inclinant sa divine Majesté jusqu'à terre, et lavant humblement les pieds de ses apôtres. Ici, le voilà travaillant à la rédemption de mon âme par des abaissements plus profonds, revêtu d'insignes plus pauvres. — Au Cénacle de Jérusalem, je m'attendrissais en le voyant prendre dans ses mains le pain du sacrifice, et consacrer pour la première fois. Que fait-il ici, au Cénacle de l'autel? Il consacre de nouveau. C'était là-bas sa première messe, ici c'est la seconde, la centième, la millième; — mais toujours la messe du Cénacle: même prêtre, mêmes paroles, même matière, même procédé. Tout revit.

Et ces entretiens, et l'intimité de ses dernières confidences, et l'éloquence de ses recommandations suprêmes, et la piété de sa sublime prière: tout est là. — Tout cela se redit et s'entend à l'autel, en tête-à-tête avec lui, à cette même table où il me serre les mains, où il parle sur mes lèvres, où il me confie l'avenir des âmes pour lesquelles il veut encore et toujours mourir.

Ah! si ces souvenirs m'étaient familiers! Si je savais m'y accueillir et m'y absorber, quelle joie serait la mienne; quels accents de ferveur me transporteraient au son de cette voix qui me parle, au contact de cette activité divine qui s'empare de la mienne! Et comme je reviendrais de la messe, enflammé de zèle pour la sainte cause du Christ, et pour l'exaltation de son Eglise!

5. *Mémorial vivant du Calvaire.*

Le prêtre à l'autel, est au Calvaire. — L'autel est surtout un Calvaire. La messe est surtout la fête de la Rédemption, reproduction vivante de cette mort divine.

Chaque matin de mes journées est une matinée du Vendredi saint. Le chemin qui conduit de mon presbytère à mon église, c'est la *Via dolorosa*. Les degrés de l'autel sont les degrés du rocher où la croix fut plantée; le calice, la patène sont les instruments de son immolation. Et je vais y prendre ma part, à cette immolation, non pas en témoin seulement mais en vrai coopérateur. Tout à l'heure, je recevrai le dernier soupir de mon divin Maître; — c'est à moi qu'il dira: *In manus tuas commendo spiritum meum!*

Au premier son de la cloche qui m'appelle à la célébration de la messe, mon Sauveur s'adresse à moi et me dit: "Allons mourir! — Viens répandre mon sang sur la pierre consacrée, pour le salut du monde, pour ceux que tu aimes, pour ceux que ton évêque t'a donnés." — Ainsi me parle-t-il. Et il me serait difficile d'apporter à de si augustes mystères un esprit recueilli, un cœur ouvert, une âme magnanime?

Pourquoi insister davantage? On n'insiste pas sur de telles choses.

In mei memoriam facietis. — Voilà donc le Mémorial que nous célébrons chaque jour. Voilà ce que nous avons refait, en descendant de l'autel; voilà ce que nous allons faire, en y montant. Telle est la fête à laquelle Dieu nous convie.

Fête d'autant plus belle que ceux qui y sont conviés sont plus misérables. Qui sommes-nous en effet?

Par notre condition originelle, nous sommes de pauvres créatures, c'est-à-dire des êtres de rien; le néant. — Aucun titre à présenter; rien à faire valoir comme de notre propre fond. C'est bien une fête inattendue, une fête gratuite, où le prêtre, accueilli comme un pauvre, doit trouver tout si beau!

Par notre vie personnelle, que sommes-nous, sinon de pauvres pécheurs qui ont mérité tant de fois par leur conduite, d'être chassés de la maison et dépouillés de tous droits d'assister aux fêtes de la famille divine. Elles nous sont rendues pourtant, ces fêtes, et la plus belle de toutes, nous sommes invités à la célébrer tous

les jours! Fête par conséquent qui sera pour nous d'autant plus joyeuse qu'elle revêt un caractère de réhabilitation miséricordieuse. C'est la fête de Zachée, n'y tenant plus de joie, et s'écriant pour la couronner dignement: *Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus!*

Fête d'autant plus belle que la part que nous y prenons est plus honorable. A cette fête en effet, nous ne sommes pas seulement des invités. Quel rang y occupe le prêtre? Que fait le prêtre à l'autel?

Il préside. — C'est à ce point qu'il est élevé au-dessus des simples fidèles, de l'humanité tout entière; au-dessus des anges et de toute la création. — Les anges ne présidaient pas à Bethléem; ni Marie, ni Joseph, pas plus que Pierre au Thabor, au Cénacle, etc. — Je suis à cette heure-là plus qu'eux tous!

Il représente. — Il préside non pas en son propre nom, ce ne serait pas assez glorieux, il préside au nom de l'Eglise entière; il en est le délégué, l'homme de confiance. Il la représente, il est toute l'Eglise, à lui seul, à ce moment solennel. Tous les intérêts de l'Eglise, de la population dont il est le pasteur, des familles qui se sont recommandées à lui, sont entre ses mains; il en fera ce qu'il voudra, il enrichira ceux qu'il aime.

Il sacrifie. — Fonction et dignité par excellence pour un homme. — Dieu m'associe, par elle, à son pouvoir suprême sur les créatures. Je choisirai la plus belle, je la préparerai, je l'immolerai, je la consommerai, je la distribuerai au peuple fidèle; moi le pécheur, moi le misérable, moi le lâche déserteur, digne de toutes les confusions et de tous les châtements!

O Dieu! me donnerez-vous la lumière pour comprendre et goûter de telles solennités? — Que ferai-je? — Est-il possible que je demeure si petit, quand Dieu m'a fait si grand!

Documents de Ministère Paroissial.

